

J'ai toujours vécu dans cette ville. J'y suis né, j'y ai grandi et c'est ici que j'ai fondé ma famille. J'ai d'abord rencontré Constance, lors de mon premier jour de travail en tant que comptable. Elle finissait son stage d'observation, qui consistait plus à servir le café, le jour où j'ai intégré la compagnie. On s'est tout de suite aimés, un coup de foudre comme dans les films. Nous avons suivi le classique "rencontre, mariage, enfant" mais tout est spécial avec cette femme extraordinaire. De cette union est né David, notre fils. Elle m'a donné un enfant doté d'une intelligence hors-norme. Il est grand maintenant et il est parti faire ses études dans une école réputée, mais malheureusement, cela nous a éloigné de lui. C'est un sacrifice que nous acceptons car ma femme et moi n'aurions pas pu lui offrir une place dans une telle école mais le gouvernement a un programme appelé *Jeune génie, le futur de la nation*, ce qui lui a permis de partir loin de cette ville. Il a la chance de ne l'avoir connu que 18 ans. Cela fait 57 ans que je vis dans ce monstre de béton. Des grattes ciels de plus en plus haut et l'air irrespirable qui oscille entre vapeurs de produits chimiques et micro-plastique. C'est mon quotidien. Enfin, le notre avec Constance. Elle supporte de moins en moins d'être une fourmi parmi les 10 milliards de personnes sur notre planète. À vrai dire, je partage son avis. La surpopulation quotidienne nous a poussé à produire plus. Dans un monde où la pollution côtoie la nature et la remplace de temps en temps, c'est difficile pour chaque être vivant de trouver de la nourriture. Alors, on en vient à manger le plastique sur le bas-côté. On est lamentables quand j'y réfléchis... Mais il faut bien que tout ce peuple se nourrisse. Cela a pour conséquence que chaque mètre carré de la ville est occupé soit par des maisons (des *buildings* comme disent les américains) soit par des boutiques et autres services. Même le ciel étouffe. Le peu d'oiseaux qui arrivent à survivre cet enfer doivent zigzaguer entre les tours et leurs arbres. C'est une idée du gouvernement afin d'endiguer la pollution de l'air et de réguler les gaz à effet de serre: ils ont planté plusieurs espèces d'arbres sur chaque terrasse de chaque gratte ciel, ce qui donne une énorme et dense forêt qui trône au dessus de nos têtes. C'est ironique non ? Essayer de redonner vie à la nature remplacée par l'artificiel. Cependant, c'est le soleil qui nous fait la tête. C'est très simple: on ne le voit plus avec cette forêt. Donc nous vivons tous dans l'ombre, aussi bien littéralement que métaphoriquement: non seulement, la quantité de gaz que les usines relâchent est supérieure par rapport à ce que ces arbres purifient, mais lorsque la dite nature que vous voulez recréer, cache celle originelle, c'est qu'il y a un problème. Ces dernières années, cette forêt a vraiment proliféré, le gouvernement justifiait cette étonnante croissance par une amélioration de la prise en charge des arbres lors de la pousse, mais personne n'a jamais donné plus de détail. Ma femme et moi avons déjà pensé à faire comme certains, c'est-à-dire vivre enfoui sous la terre, dans des petits tunnels. Il n'y a plus de place pour se loger à la surface et l'atmosphère n'étant pas très chaleureuse, ces personnes cherchent à se voiler la face et se construisent une sorte de cocon protecteur sous la ville. Mais heureusement que notre cher gouvernement trouve toujours des solutions pour satisfaire ses citoyens. Ils ont créé le concept des Résidences Gaïa. Plusieurs *superbes* complexes sous terre avec des places attribuées au hasard donc tout le monde à sa chance. Et pour les construire, la Terre est encore mise à mal: pelleuse plantée, terre enlevée, béton coulé, sol ruiné. Néanmoins, je dois reconnaître que ces résidences ont désengorgé la surface et que, selon les rumeurs, la vie y est beaucoup plus agréable. Les résidences du gouvernement plaisaient beaucoup à Constance. Elle me disait: "Maintenant que David est parti, on pourrait recommencer une meilleure vie plutôt que rester dans ce 9m2. Ces complexes immobiliers semblent plaire et à moi, ils me tentent bien !" Et je répondais: "Les places sont au hasard chéri...". Entre nous, c'était plutôt un prétexte pour ne pas y aller: vivre enfoui ne me tente pas du tout. Mais je ne lui ai pas vraiment menti, il fallait beaucoup de chance pour obtenir une place dans ces résidences surtout vu le nombre de personnes éligibles, soit à peu près tout le monde. Et puis, le loyer est extrêmement bas grâce au gouvernement qui décrivent les Gaïa comme "des espaces modernes de vie qui ne coûtent pas la votre". Constance y voyait là une aubaine pour nous: j'ai perdu mon emploi il y a 3 ans à cause d'une crise financière dû à la croissante demande de travail face aux peu d'offres d'emploi. Cette crise a affecté notre vie profondément car 2 ans plus tard, c'était Constance qui était virée dans le cadre d'un plan de licenciement d'urgence: son entreprise de consultation en bourse n'avait pas prévu sa propre chute sur les marchés financiers. Déjà que je me sentais plutôt coupable de ne pas pouvoir subvenir aux besoins de mon foyer, nous nous retrouvions sans personne qui puisse payer les charges. Mais un jour, un homme frappa à notre porte. Il se décrivait comme représentant du gouvernement et nous offrit un appartement dans une des résidences Gaïa. Ma femme était aux anges et, même si j'étais réticent, j'étais plutôt reconnaissant d'avoir un toit vu la situation délicate dans laquelle nous étions. Certains moments de la vie font voir les choses d'une autre manière. Alors au

moment même où j'ai refermé la porte, nous avons pris nos valises, fait nos affaires et nous nous sommes dirigés à l'entrée d'un des tunnels d'accès aux différents complexes que comptait les résidences. Je remarquai directement une quelque chose de bizarre lorsque nous étions dans le wagon qui nous emmenait sous terre. Le fameux complexe immense n'était qu'une cinquantaine de maisons ici et là. Pourtant, ces résidences étaient décrites comme "immensément grandes" par les différentes affiches promotionnelles. Constance n'avait pas l'air d'avoir noté cette contradiction. Je ne lui avais donc pas dit. Pendant le trajet, elle chuchotait à mon oreille des phrases comme "On va être bien ici" ou "J'espère que David aura une chambre pour qu'on puisse l'accueillir". Le transport a duré 45 minutes, plus ou moins, pendant lesquelles nous nous sommes enfoncés sous terre. La chaleur commençait à être vraiment élevée et la femme chargé de nous attribuer nos logements nous a dit que l'augmentation de la chaleur était normale. Ils avaient construit profondément et, à force, nous nous rapprochions du noyau de la Terre. Mais elle a mis un point d'honneur à nous rassurer: "Les appartements sont équipés de climatisations et de tout autre système derniers cris afin de réduire la température. Elle n'est gênante qu'en dehors du complexe". Cette femme a ensuite guidé chaque couple et famille, un à un, en direction de leur nouvelle habitation pendant que les autres attendaient dans le wagon. Nous étions plusieurs centaines répartis en quelques wagon. Cela accentuait le côté anxiogène: entre le surnombre, le fait que nous nous enfoncions dans la terre et l'appréhension d'une nouvelle vie, je me sentis vite à l'étroit alors que Constance était pendue aux lèvres de notre chère guide. Je commençai à croire que je perdais la tête. Quand enfin notre tour était venu, Constance se leva en première, toute impatiente de découvrir sa nouvelle maison. Ce n'était pas qu'une habitation mais c'était un nouveau départ, une nouvelle chance et même sa dernière pour s'établir sereinement dans la vie. Je vis cette lueur d'espoir dans ses yeux et c'est en partageant son espoir que je lui emboîtai le pas. Ainsi, nous sommes arrivés devant une petite façade qui mesurait 1,80 mètre de hauteur. La femme nous présenta notre appartement qui faisait seulement 14m², même si c'est déjà plus que ce qu'on avait. C'était une simple pièce, lugubre, impersonnelle, à l'allure d'un bunker de la seconde guerre mondiale. Tout était gris, et les murs étaient couverts de fissures de longueur différente et de largeur similaire. Certaines ressemblaient à des petites crevasses. La lumière était rare étant donné qu'une pauvre ampoule au fil apparent nous éclairait. Le mobilier, plutôt sommaire et passé de mode, était constitué d'un toilette, d'un frigo et d'un siège, tous dans un état lamentable. Bien loin de la modernité que promettait le gouvernement. Mais le pire fut la chaleur. Elle était éreintante, écrasante, étouffante. Impossible pour n'importe quel être vivant de survivre dans un tel environnement. Elle faisait fondre le béton des murs ce qui expliquait les irrégularités et les fissures. La pression que la croûte terrestre exerçait sur le minuscule appartement augmentait la chaleur car elle l'empêchait de s'évaporer et la concentrait autour de l'habitat. Ma femme et moi étions surpris du contraste entre les ont-dits et la réalité. Nous étions déçus. À peine étions-nous rentrés dans l'appartement que notre guide s'éclipsa, ne nous laissant aucun moyen d'avoir des explications ou ne serait-ce que se plaindre bêtement. Constance se mit à pleurer. Elle était silencieuse de par ses mots mais ses pleurs pouvaient se faire entendre à la surface. La déception était immense et cette fameuse lueur dans ses yeux avait été remplacée par du dégoût. Je me suis senti pris au piège. On nous a menti en nous faisant miroiter une vie meilleure, la finalité est que nous nous retrouvions dans un cauchemar. La surprise se transforma en colère puis en rage. D'un pas décidé, je sortis afin de retourner à la surface et de fuir cet enfer. Je voulais trouver une solution pour Constance, un moyen d'échapper à notre condition. Je suivis la plateforme qui nous avait mené du wagon à ce taudis. Elle aussi participait à l'illusion qu'était ces résidences. Cette plateforme était neuve, et belle, et bien éclairée ce qui nous confortait dans l'idée que les appartements sont dans la même lignée. Le seul fait de l'apercevoir suffit à ce que mon cœur se serre. Elle représente un mensonge. Un mensonge dans lequel nous étions les pantins. De la colère, seulement de la colère. Le wagon repartit à la surface au moment où j'arrivai au quai. À bord, la femme recevait une enveloppe, visiblement fournie. Je compris. Elle savait que les Gaïa n'étaient qu'une imposture, alors était-elle de mèche ? Surement. Un grand homme m'interpella, je me retournai. Je n'avais pas remarqué à notre arrivée mais un nombre considérable de gardes était posté à chaque plateforme, dans chaque recoin. Ils étaient tous à me suivre du regard, comme si j'avais fait quelque chose de mal. Je sentis qu'ils étaient prêts à bondir sur moi pour un rien. Leur présence indiquait que le secteur était hautement surveillé. Il m'apostropha: "Qu'est-ce tu fais hors d'un appartement ?" Je lui expliquai alors le piteux état de l'appartement qui nous avait été attribué et la fausse promesse d'un habitat neuf. Il ricana. "C'est fou comment vous y croyez tous". Je le regardai interloqué et ma colère se calma. À ce moment, j'étais en

position de faiblesse et seul le dialogue me permettait d'obtenir des explications. "Y a pas de complexes neufs, ça existe pas ! T'sais, les gens comment toi, ils sont vu comme des bons à rien par le gouvernement. T'as perdu ton boulot et pouf ! T'crois qu'on va t'offrir une belle villa ?". Je lui demandai alors de préciser son propos. "L'avantage d'envoyer des gens ici, c'est qu'ça libère de la place là-haut. Comme ça, ça devient plus agréable de vivre à la surface et vous, vous crevez de faim, de soif, de maladie ou de chaleur, au choix ! C'est plus simple pour faire baisser la population. Tu crois quoi ? Le gouvernement est au courant qu'c'est la merde et leur solution miracle d'arbre ça fonctionne que si y a moins de personnes. Alors il faut en faire disparaître: c'est la sélection humaine, mon vieux". Je lui rétorqua que ce n'était pas possible, que c'était faux, que le gouvernement ne pouvait pas faire ça. Et pourtant, cela ne me paraissait pas si incongru. Cela expliquait pourquoi les gens disparaissaient en disant qu'il "partent pour toujours vers une meilleure vie". Pourquoi des immeubles étaient détruits alors qu'ils étaient mystérieusement vidés le matin même. Pourquoi, d'un coup, la ville paraissait désengorgée. Au vu mon désarroi, le garde continua: "Tant qu'vous rapportiez quelque chose au gouvernement, vous restiez à la surface hein. Puis après, plus de boulot, trop vieux ou alors vous avez déjà fait un gosse et on vous emmène ici, parce qu'ici, vous êtes rien". Il vit ma réaction de peur face à sa dernière phrase, il reprit alors: "J'ai touché juste déjà tout à l'heure, t'es bien un chômeur en fait. Et en plus, t'es vieux. Manque plus que t'es un gamin. C'est ça ?" Je détournais le regard, abattu. "Ton gosse a eu une place je sais pas où dans une école pompeuse pour les intellos ? Ouais c'est normal, comme ça lui il est sauvé de la mort. T'sais le programme *Jeune génie, le futur de la nation* bla bla bla, et bah il porte bien son nom. Les petiots vont refaire le monde en mieux tout en faisant mourrir les faibles. Mais soit pas triste, ta mort va servir. Tu vas être du composte mon vieux. Eh ouais, faut bien nourrir la forêt au dessus de ta tête, la même qu't'as voulu fuir. Comme quoi, elle te pourrit la vie jusqu'à la fin. Allez, je veux plus te voir, retourne chez toi". Un coup de massue, c'est ce que je ressentais. Je fis le même chemin qu'à l'aller, sauf qu'il me semblait beaucoup moins beau et la plateforme, beaucoup moins énervante. Une fois arrivé à notre appartement, je vis que Constance s'était arrêtée de pleurer. Elle me regarda. Je remarquai une lueur d'espoir dans son regard. Encore une que je n'osais pas éteindre. Je représentais son échappatoire, la sortie de ce cauchemar. Elle m'interrogea sur ce que j'étais aller faire. Je ne voulais pas lui asséner une énième coup, elle n'aurait jamais pu le supporter. Alors, je me dirigeai vers elle, la pris dans mes bras et lui racontai que j'avais fait une demande afin de quitter notre logement mais que ça risquait de prendre quelques jours. J'espérais secrètement que notre mort arriverait tôt, afin qu'elle ne souffre pas trop. Actuellement, elle est endormie dans le fauteuil. Elle est si belle quand elle dort. J'ai l'impression de l'avoir failli. De ne pas avoir pu empêcher notre chute. Et quand je pense à notre fils... Je me demande bien quelle cause va être marquée sur notre certificat de décès. Est-ce que le gouvernement va aussi embellir le récit face à David ? Est-ce qu'ils vont même se donner la peine d'expliquer notre disparition ? J'écris tout ça sur un vieux bout de papier, en espérant qu'il parvienne dans les mains de quelqu'un pour révéler la vérité. La chaleur m'étouffe. Je sens ses mains lentement serrer mon cou. Constance ne respire déjà plus. Mais je n'ai pas le temps de pleurer, la mort est déjà sur mon chemin. Le monde tournait si bien avant que nous l'abimions. Nous avons fait n'importe quoi... et je ne suis même pas sûr qu'il s'améliorera... Je t'aime, ma femme.